

Théâtre tous publics

Raymond Bertin

Numéro 123 (2), 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24245ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2007). Théâtre tous publics. *Jeu*, (123), 155–162.

Théâtre tous publics

Nous sommes nombreux à dédier notre théâtre aux enfants et aux jeunes comme une façon d'élargir le cercle de nos responsabilités et non comme une manière de limiter la portée de nos gestes artistiques à une catégorie d'âge¹.

Comme à chacune des éditions bisannuelles de ce festival, il convient de dresser un bilan partagé de la 9^e édition des Coups de théâtre, qui a eu lieu du 13 au 26 novembre 2006. L'événement faisant une large place à la création, tout en conservant un volet international important, et s'ouvrant de plus en plus à la danse et à la musique, il paraît normal qu'on y trouve un peu de tout, du meilleur au plus anodin ou inachevé. On y présentait cette fois dix-neuf spectacles, incluant six créations. La danse jeunes publics faisait l'objet de cinq spectacles, dont trois créations québécoises². Pour ma part, c'est de l'étranger que me sont venues les plus fortes impressions. Et puis, après le boycott scolaire qui avait sévi un an plus tôt lors du Festival mondial des arts pour la jeunesse, quel baume de revoir les enfants dans les salles ! Des salles bien remplies, ce qui est tout à l'honneur du directeur artistique, Rémi Boucher, et de son équipe.

Comment ne pas succomber aux deux propositions, si différentes mais tout aussi réussies l'une que l'autre, de la compagnie l'Artifice, de Dijon, qui présentait une version absolument incendiaire de *l'Ogrelet* de Suzanne Lebeau, pièce-phare du théâtre jeunes publics d'ici et d'ailleurs, puis un spectacle de foire irrésistible inspiré des contes d'Hoffman, intitulé *Crasse-Tignasse* ? Ces deux œuvres ont suscité un immense coup de cœur pour le metteur en scène Christian Duchange et les acteurs de sa compagnie, qui avaient déjà séduit le public montréalais en 2005 avec *Lettres d'amour de 0 à 10*³.

Les chemins de l'émotion

Pour *l'Ogrelet*, très loin d'une représentation réaliste, les artistes de la compagnie française ont opté pour une forme théâtrale dépouillée, parsemée d'images saisissantes, et placé le public dans un environnement spatial et sonore (quadriphonique)

1. Christian Duchange, *État des lieux n° 3*, publication de la compagnie l'Artifice.

2. Voir l'article de Guylaine Massoutre en ces pages.

3. Voir l'article de Patricia Belzil, « Pour gourmands et gourmets », dans *Jeu* 118, 2006.1, p. 118-119.



L'Ogrelet de Suzanne Lebeau, mis en scène par Christian Duchange (compagnie l'Artifice, France), présenté aux Coups de théâtre 2006. Sur la photo : Géraldine Pochon et Pascal Delannoy. Photo : Michel Ferchaud.

enveloppant, le tenant captif du conte terrible qui se joue devant lui. Une passerelle centrale, divisant l'assistance en deux groupes se faisant face, constituant l'unique décor, des lampes suspendues, des tours d'éclairages et un technicien visible à sa boîte de contrôle contribuaient à l'étrangeté inquiétante de la scénographie. Deux comédiens, un homme et une femme, présentent leurs personnages au début, puis annonceront chacune des scènes à venir. Approche brechtienne où les changements de costumes, également, se font à vue. Effets de distanciation coupant court à l'identification aux personnages, ouvrant la voie à la réflexion. Et à l'écoute de cette histoire de peur, mettant en jeu le monstre en chacun.

Rarement un texte m'a paru aussi bien servi par une mécanique scénique simple, devenant audible dans ses moindres replis, chaque phrase, chaque mot claquant dans l'air pour venir se ficher dans notre esprit, notre conscience à l'affût. Sans concession, dans l'exigence et la tension, à travers découvertes, doutes et peurs de leurs personnages, les comédiens Géraldine Pochon, dans le rôle de la Mère, et Pascal Delannoy, en Ogrelet, mènent le public, jeune ou non, sur les chemins de l'émotion. Lentement mais sûrement. Dans cette histoire où un ogre a dévoré ses six filles avant de fuir pour épargner son fils, que sa mère tente de protéger, d'éduquer pour le prémunir contre

ce lourd héritage, chaque geste assumé, chaque désir de s'affranchir de l'Ogrelet nous assène un choc.

Le danger couve, il est à l'intérieur du garçon, et même s'il s'en méfie, s'il en prend conscience, il ne pourra facilement y échapper. Il devra d'abord réussir trois épreuves quasi irréalisables pour le fils d'un ogre. Quand l'Ogrelet, qui est un enfant dans le corps d'un homme, revient de la forêt la bouche tachée de sang parce qu'il a mangé un lièvre, ou qu'il lutte avec une louve au point de presque la tuer, on sent la part d'ombre en lui qu'il doit maîtriser, la force qu'il doit combattre s'il veut vivre. Il y parviendra, et nous, du public, aurons combattu, souffert, vaincu avec lui. Leçon de vie. Leçon d'art. Si ce n'était du malheureux, persistant clivage entre jeunes et « vieux » publics, voici un spectacle maîtrisé, audacieux, intelligent, qui aurait mérité d'être vu par tous les publics.

Politiquement incorrect

Le savoir-faire de ces interprètes admirables contribuait également à la réussite de *Crasse-Tignasse*, aux côtés de leurs camarades Bernard Daisey, Christian Duchange, Jean-Jacques Ignart (l'éclairagiste), Philippe Poisse et Laure Seguet. À une autre extrémité du spectre théâtral, place à la foire, aux grincements de dents, aux peurs, au rire, aux larmes ! Inspiré des contes du D^r Heinrich Hoffman, ce spectacle aux allures de cirque-cabaret se déroule dans un chapiteau ouvert, une arène où le public installé au centre doit suivre l'action qui se passe tout autour de lui, aire de jeu à 360°. Maquillages outranciers, costumes d'enfants et airs maladroits,

Crasse-Tignasse de la compagnie dijonnaise l'Artifice, présentée aux Coups de théâtre 2006.
Photo : Michel Ferchaud.



comptine féroce, effets de surprise, il y a du style et du stylisé dans ce feu roulant où l'on nous déballe les fins cruelles auxquelles s'exposent les enfants désobéissants : Gaspard qui refuse de manger sa soupe va mourir de faim ; le méchant Frédéric qui maltraite les animaux va finir mordu par le chien ; Pauline qui joue avec les allumettes va périr par le feu ; Conrad qui suce son pouce va se le faire couper aux ciseaux... Faits divers édifiants où les punitions exagérées démontrent par l'absurde où peut mener la rectitude politique poussée à l'extrême.

Festif et inventif, aussi pétillant et mordant que son titre, *Crasse-Tignasse*, inspiré de contes écrits il y a un siècle, offrait une belle échappatoire à tous les nouveaux discours édulcorés, à l'autocensure galopante, à la peur d'offenser, de choquer, de déranger qui hantent de plus en plus nos sociétés frileuses. Une proposition théâtrale vivifiante, réglée au quart de tour, à laquelle tous les publics auraient également mérité d'assister.

Troublante sensualité...

Venu de Norvège, le Sagliocco Ensemble présentait un petit bijou de spectacle intitulé *les Secrets de la nuit*, inspiré cette fois d'un conte de Michel Tournier. Dans la

Les Secrets de la nuit, présentés par le Sagliocco Ensemble (Norvège) aux Coups de théâtre 2006. Sur la photo : Heidi Hovland (Colombine) et Guandaline Sagliocco (Pierrot). Photo : Danny Twang.



tradition de la commedia dell'arte, la fable est celle de la rencontre improbable entre Pierrot, boulanger de son état, condamné à vivre la nuit, et Colombine, blanchisseuse, qui vit le jour. Amoureux l'un de l'autre, Pierrot et Colombine arrivent à peine à se croiser au petit matin, lui épuisé, tombant de sommeil, elle pressée de commencer sa journée. Chacun retenu côté ombre ou côté lumière, ils mènent leur existence en noir et blanc. Le jour où survient Arlequin dans son costume multicolore, Colombine succombe à ses attraits malgré son attitude de macho conquérant, et accepte de partir en voyage avec lui.

Ce qui plaît au premier chef, ici, tient au fait que tous les personnages sont joués par deux comédiennes, l'une, grande et ronde, au sourire communicatif, étant Colombine, l'autre, petite et vive, campant tour à tour Pierrot, puis son rival, Arlequin. Une sensualité trouble, ambiguë, sous-entendue, se dégage des jeux de séduction des actrices, à travers un humour fin qui multiplie les clins d'œil complices au public. Quand Colombine, qui a épousé Arlequin, se rend compte qu'il la délaisse, pire, qu'il la méprise, elle revient vers Pierrot, qui lui a écrit une belle lettre. Celui-ci lui dévoile alors le pain qu'il a confectionné en son absence, sa bien-aimée façonnée dans la pâte, qu'ensemble ils vont déguster. Les jeux de lumière et d'ombres, qui font passer les éléments scénographiques du blanc et noir aux teintes colorées, créent un univers changeant au gré des humeurs des protagonistes. Un régal pour les sens, qui aurait plu aussi, sans doute, à tous les publics...

...et poésie de l'image

D'Allemagne, la compagnie Puppentheater Halle, dont on avait pu voir deux belles productions aux Coups de théâtre 2002, *l'Atelier des papillons* et *la Belle et la Bête*, était de retour avec un autre classique de la littérature enfantine, *Hansel & Gretel* des frères Grimm, donné en anglais. Une narratrice, apparue dans un cercle lumineux, dans une fenêtre percée en fond de scène, surplombant tout de son perchoir, attend le silence et souffle pour éteindre les lumières de la salle. Déjà la magie. Elle annonce sur un ton doux et calme, de confiance, l'histoire qui va suivre. Puis souffle pour éteindre son rond de lumière. S'éclaire alors, à droite, la première de trois boîtes vitrées, tels des aquariums creusés dans le mur au-dessous d'elle. On y découvre une cuisine en miniature, celle des parents de Hansel et Gretel, déchirés d'avoir à se débarrasser de leurs rejets qu'ils n'arrivent plus à nourrir. Les marionnettes à fils évoluent dans ces vitrines, en gestes parfois maladroits, émouvantes, presque vivantes.

Au moment, après bien des pleurs et des cris, et des chaises renversées, où la décision est prise d'emmener les enfants en forêt pour les perdre, s'allume la deuxième boîte, la plus grande, au centre : on y suit les pas de la petite famille dans un bois encombré de souches, de troncs qui montent vers un ciel qu'on imagine au-dessus, en dehors du cadre. Hansel, connaissant les sombres desseins de ses géniteurs, a rempli ses poches de cailloux blancs qui, à la lueur de la lune, les ramèneront, sa sœur et lui, à la maison paternelle. Mais les parents recommencent leur manège peu après, entraînant les enfants encore plus loin dans la forêt. Perdus, ces derniers arrivent à la maison en pain d'épices, dans la troisième boîte, sans savoir qu'y habite la méchante sorcière qui fera d'eux des esclaves, avec l'intention de les dévorer.



Hansel & Gretel, spectacle de la compagnie Puppentheater Halle (Allemagne) présenté aux Coups de théâtre 2006. Photo : Jens Schlüter.

Fidèle à la narration du conte original, ce spectacle somme toute assez conventionnel suscitait l'adhésion grâce à la beauté des images, à la manipulation experte des marionnettes, aux émotions bien perceptibles, surtout devant la sorcière, surdimensionnée dans ce théâtre miniature, les membres du marionnettiste envahissaient alors le castelet. Le malheur des enfants, leurs peurs étaient palpables. L'écoute du public, des enfants de 5 ans et plus, laissait voir que l'identification, ici, jouait à fond.

Côté québécois

Les Coups de théâtre ont eu l'heureuse initiative de demander à Yvan Bienvenue et à son Théâtre Urbi et Orbi, après les *Contes urbains* et leur version pour ados, *les Zurbains*, de reprendre la formule à destination des enfants. *Les Petits Urbains*, qui s'adressaient aussi aux 5 ans et plus, ont démontré sans nul doute que les jeunes étaient friands de se faire raconter des histoires. Attentifs comme peuvent l'être ces publics, riant aux éclats aux mimiques de Joël Marin, le premier conteur, à la voix et au visage très expressifs, ils ont embarqué rapidement dans la proposition. Avec ses deux comparses, Marie-Josée Forget et Nicolas Germain-Marchand, le comédien amorce une histoire qui sera celle de l'invention de la ville. C'est le récit surréaliste d'un petit garçon qui cherche à découvrir le monde à travers une roche trouvée dans un champ, qui grossit, et dans laquelle les hommes finiront par creuser un immeuble à logements, métaphore de la ville. Nico a inventé la ville. La comédienne prend alors le relais, avec son panier de fruits et légumes, narrant les petits bonheurs et grands malheurs des locataires de l'édifice. Elle livre un récit long et sinueux où la maladie surgit de la viande des hamburgers... et Marie-Jo invente la médecine. Le troisième volet nous apprend qu'avec « l'urbanification » sont venues la chicane, la discorde, la tristesse, mais aussi l'espoir grâce à la transmission du savoir des aînés aux plus jeunes.

Il m'a semblé que la fable, complexe, s'éloignait progressivement de l'univers enfantine, que la démarche se perdait dans les bonnes intentions et, surtout, qu'elle demandait une attention soutenue sans tenir ses promesses. L'expérience des *Petits Urbains* n'aurait-elle pas été plus concluante s'il s'était agi de plusieurs contes différents plutôt que d'une même histoire se poursuivant d'un conteur à l'autre ? La force des *Contes urbains* et des *Zurbains* tient en bonne partie à la diversité des univers proposés par des auteurs différents. Yvan Bienvenue, qui signait le texte, a plutôt opté pour la construction d'une pièce qui m'a paru inaboutie. Il faut souhaiter que *les Petits Urbains* reviennent, quoi qu'il en soit, car il y a un public extraordinaire prêt à les accueillir.

Pour sa part, le Théâtre le Clou offrait la première mouture de sa nouvelle création, *Assoiffés*, un texte de Wajdi Mouawad mis en scène par Benoît Vermeulen. Une histoire complexe, surréaliste, plongeant dans l'inconscient de personnages adolescents troublés. Une fable en forme de puzzle, avec allers et retours entre le passé et le présent, entre le réel et l'imaginaire. Un anthropologue judiciaire, Boon, enquête sur la mort de deux jeunes, retrouvés enlacés, en très mauvais état. Pour comprendre, il doit replonger dans son propre passé, jusqu'à un matin de février 1991. Ce jour-là, un adolescent, Murdoch, laisse exploser sa rage contre le monde des adultes, contre la société déshumanisée où le sens de la vie se perd dans le clinquant télévisuel et le bruit des tiroirs-caisses. Cette révolte est exprimée avec force par le jeune comédien Benoît Landry, crédible et touchant, qui maîtrise bien le débit langagier de son adolescent. En contrepoint, Boon découvre Norvège, une jeune femme enfermée dans son mutisme, et dans sa chambre.

Impossible à résumer, la fable s'éclaire peu à peu à travers des sauts dans un monde fantasmagique. Il faut parler ici de la superbe scénographie de Raymond Marius Boucher, composée d'éléments naturels, bois, corde, métal, et d'un écran quadrillé où sont projetées des photographies d'arbres, de visages, de paysages. L'environnement sonore, donné en direct par le musicien Nicolas Basque, multiplie aussi les références à l'organique : bruits d'eau, souffles de vent. Vidéo et art visuel sont mis à contribution dans une mise en scène riche pour un texte touffu. Et c'est là que le bât blesse : on s'y perd un peu, certaines images paraissent grossières (la pieuvre extirpée du ventre de Norvège...), et le discours veut tout englober (révolte adolescente, quête d'identité, rêves abandonnés, recherche de la beauté et du sens de la vie, suicide...). Certes intéressant, le spectacle du Clou aura besoin d'un certain élagage. Une œuvre à laisser décanter, pour le plus exigeant des publics.

Un mot, enfin, sur une curiosité : le conte musical *la Chèvre de monsieur Seguin*, écrit et mis en musique par Patrick Mathieu, une production d'Opéra/théâtre Voxpopuli, avec la collaboration de l'Opéra de Montréal. Mis en scène par Paul Buissonneau, qui devait en faire la narration mais fut remplacé au pied levé par l'excellent Denis Mercier, ce spectacle insolite de par sa forme a séduit un public légèrement dérouté. Avec peu de moyens, et une théâtralité peu développée, cette mini-opérette était portée par des interprètes investis : Bernard Levasseur, bon chanteur et comédien, incarnait Monsieur Seguin et le Loup, Éthel Guéret (qu'on a vue dans le rôle de Marie, dans *Wozzeck* au TNM la saison dernière) jouait la Chèvre avide de liberté, inconsciente du danger, et Martin Dubé composait un drôle de pianiste à bonnet

d'âne. La palme, cependant, revenait au célèbre Joseph Rouleau, surgi de la salle pour imposer le méchant boucher Maurice, avec son couteau : une grande voix, doublée d'une audace dans le jeu comique, qui méritait le détour.

Somme toute, ces Coups de théâtre 2006 amenaient un large éventail d'événements scéniques pouvant plaire à différents publics. Le pari de la création, cependant, n'est-il pas desservi dans un tel contexte, où l'on accueille la crème de la crème internationale ? j

Des jours et des nuits pour grandir

Programmer de la danse dans un festival créé pour le théâtre est désormais acquis : cet art a su plaire au public, en faisant appel à une énergie que les jeunes reconnaissent et qu'ils aiment, surtout lorsqu'ils y trouvent des repères, qu'ils peuvent inventer leur histoire, ou que des images, surtout lorsqu'elles ont été préparées avant d'entrer en salle, leur parlent de désirs et de jeux familiers du corps.

Naturel et simplicité

Acorps, de la compagnie française En attendant, est une proposition toute de délicatesse et de silence, destinée aux 5 ans et plus, issue d'une aventure théâtrale précédente. Quand Jean-Philippe Naas monte le conte de Yourcenar *Comment Wang-Fô fut sauvé des eaux*, il touche, à travers la poésie du texte, à celle du corps. Séduit par la richesse des ombres, il n'oublie pas alors qu'un matériau très riche sur le plan psychologique et symbolique demeure prêt à bien servir le jeune public. Avec sa complice Aude De Rouffignac, il abandonne ainsi la narration pour proposer un solo avec des projecteurs, projetant des fantasmagories sur un drap. La jeune personne qui virevolte rencontre ainsi son double, soit découpé soit incarné, toujours changeant et multiforme. Un jeu sur la perspective et les dimensions, du nain au géant, survient au gré des mouvements d'une simple toile et de son éclairage.

Apprivoiser le noir, le double, l'inconnu devient le propos d'une série de mouvements, au toucher délicat, qui convient à un public quelque peu averti, idéal pour une toute petite jauge. La magie est à ce prix, dès lors que, par chez nous, les enfants veulent être ébahis (non sans violence, parfois) ou bien prêts à soutenir activement ces cabrioles libres qu'ils voient exécuter. Or, Jean-Philippe Naas monte des spectacles intelligents, qui exigent une écoute fine ; après Moravia et Yourcenar, il sait aussi parler